

Le rêve de Bitlis, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans la Revue du Dimanche, Lausanne, du 23 décembre 1928 –

Quand, au retour de son voyage au pays des Hébreux, la brune Bitlis, reine de Séba, revint dans ses Etats, personne ne la reconnut. Auparavant, elle était encore une fillette insouciant et rieuse, mais aujourd'hui une expression grave mûrissait le visage pâli et les noires prunelles trahissaient une mélancolie profonde.

Ben Roudi, le plus âgé des conseillers royaux, expliqua :

- C'est la fatigue du voyage qui cause un pareil abattement ; après une nuit paisible, il n'y paraîtra plus.

Mais quand l'aube parut, dessinant des traînées d'or sur le sable du jardin, Bitlis, plus triste que la veille, errait mélancoliquement par les sentiers que bordent les cactus aux fleurs écarlates.

Ben Roudi excusa sa maîtresse :

- Les soucis d'une si aventureuse expédition étaient trop forts pour une femme, fit-il, laissez-la se reposer un peu et dans quelques jours nous la retrouverons vive et joyeuse comme autrefois.

Hélas ! un mois s'écoula et la gaité espérée ne revint pas ; au contraire, Bitlis devenait chaque jour plus lasse et plus triste. Dévoré d'inquiétude, Ben Roudi résolut de lui demander la cause d'une pareille mélancolie.

- Que ma souveraine pardonne mon indiscretion, dit-il, mais il m'est impossible de voir ma noble maîtresse malheureuse. Qu'est-il arrivé ?

Or, comme Bitlis ne répondait pas, le vieillard insista, suppliant :

- Tu sais, ô ma reine, que je donnerais toute ma sagesse pour un de tes sourires et ma vie pour te procurer le bonheur. Raconte-moi ce qui t'attriste et je pourrai peut-être venir à ton aide.

De grosses larmes coulaient sur la longue barbe blanche et les vieilles mains ridées s'agitaient avec un tremblement. Touchée par une affection si fidèle, Bitlis répondit enfin.

- Il n'est rien arrivé.

A moitié rassuré, Ben Roudi sourit faiblement et reprit :

- Seraient-ce peut-être des soucis financiers ? Quand on voyage comme tu l'as fait, les dépenses se multiplient... Cependant, je ne puis le croire, car j'ai vu arriver les chameaux de ton escorte chargés de caisses, de ballots, d'outres...

Elle l'interrompit :

- En effet, Ben Roudi, tous ces colis étaient les présents que j'ai reçus à Jérusalem. Il y a là des lots que tu as comptés contenant les broderies fines et les tapis moelleux tissés à mon intention par les esclaves phéniciennes. Le monarque puissant qui règne là-bas m'a comblée et mes trésors dépassent aujourd'hui ce que mon rêve le plus audacieux n'aurait jamais osé ambitionner.

- Alors pourquoi cette mélancolie ? demanda Ben Roudi avec quelque curiosité.

Ici, Bitlis parti d'un éclat de rire qui ressemblait à un gémissement.

- Ah ! vieillard, me faut-il te rappeler que le métal se rouille et que les perles perdent leur orient ? La goutte de rosée scintillant au fond d'un calice n'est-elle pas plus belle que tous les diamants du monde ? Ne suis-je pas assez riche, en mon pays de Saba, sans aller comme une vulgaire quémandeuse tendre la main sur les grandes routes de la terre ?

Interloqué par la sévérité de cette réponse, le conseiller se tut un instant, mais si grande était son affection pour la reine, qu'il revint bientôt à la charge :

- Pourquoi, ô Bitlis, tu n'es pas heureuse et mes yeux cherchent en vain à deviner la cause secrète de ta pâleur. On dit que ce Salomon est plus instruit que tous les autres princes de la terre, est-ce que, dans sa fatuité, il aurait peut-être oublié les égards qui te sont dus ?

Bitlis a tressailli ; un flot de sang empourpre ses joues :

- Non ! non ! fait-elle avec vivacité ; il est civil autant qu'intelligent et je ne saurais te dire, ô Ben Roudi, tout ce qu'il m'enseigna. Chacun de ses discours est comme un philtre merveilleux qui fait éclore au fond de l'âme les plus nobles pensées.

Ainsi donc, ô gracieuse Bitlis, tu n'as plus rien à souhaiter, puisque tu possèdes l'or et les diamants, ces richesses qu'envie la foule ainsi que la sagesse, ce précieux guide de l'âme.

La reine soupira :

- Ô vieillard, cette sagesse que je désirais toute, enseigne parfois de singulières choses ; elle parle à l'intelligence et laisse le cœur plus desséché que le désert brûlé par le soleil. Tu ne sais pas ce que tu dis en croyant que la science donne du repos à l'esprit. Vois, ô Ben Roudi, le présent que Salomon m'a fait au moment du départ et tu te rendras compte de ce que le grand roi pense des gens et des choses.

Alors, d'un coffret en palissandre, Bitlis sortit un parchemin richement enluminé où s'étalait en caractères hébraïques, cette décevante maxime : « Ce qui est tordu ne peut être redressé ». Ben Roudi déchiffre l'inscription et regarde la reine d'un air interrogateur.

- Je ne comprends pas, fit-il, quel rapport peut exister entre ce proverbe et ta tristesse, ô ma reine ?

Elle soupire un instant, avant d'expliquer :

- Quand je partis pour le pays des Hébreux, je savais bien que le mal gâte la vie, tout comme la chenille souille les belles roses du jardin, mais je pensais que tout peut se corriger. Puisque les esclaves échenillent les rosiers, moi aussi je voulais faire disparaître tout ce qui enlaidit mon cher pays de Sabal. Mais, quand je racontai mes projets à Salomon, il haussa les épaules en disant : vanité ! Puis, pour me rappeler qu'il n'y a pas d'espérance, il me donna ce manuscrit. Dès lors mon rêve de bonheur est envolé et la vie m'est à charge.

La pauvre reine, désolée, penchait la tête et une grosse larme vint tomber sur le parchemin. Ben Roudi ne peut supporter la vue de ce chagrin.

- Ecoute, dit-il, il ya au désert un solitaire qui passe son temps à prier et à étudier les étoiles ; on assure qu'il connaît les mystères de la vie et les lois qui règlent le bonheur. Laisse-moi aller lui demander ce qu'il pense et si ton manuscrit ne se trompe pas.

- Va ! répondit Bitlis, et ne tarde pas de m'apporter des nouvelles.

Tandis que Ben Roudi s'en va chercher la formule mystérieuse qui doit rendre à la jeune souveraine toute sa foi en l'existence, Bitlis, toujours plus pâle et mélancolique, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Pareille à la fleur qui se fane sur sa tige, avant de livrer ses pétales desséchés, la petite reine perd ses forces et se détache peu à peu de la vie. Les affaires du royaume ne l'intéressent plus, et quand ses ministres viennent la consulter au sujet de quelque criminel à punir, elle répond, d'un air désabusé :

- A quoi bon châtier ? Ce qui a été sera encore, ce qui est tordu ne peut se redresser.

Dans le pays, on commence à dire tout bas que l'esprit de la reine est malade et la pauvre refuse tous les médicaments que les docteurs du royaume essaient de prescrire. Enfin, un beau matin, la nouvelle se répand dans le palais que la princesse est à l'agonie. C'est justement alors que Ben Roudi arrive du désert.

Aussi promptement que possible, il enjambe les barrières, traverse les jardins, bouscule les gardes, enfonce d'un coup d'épée la lourde porte d'entrée, et, en quelques enjambées parvient au chevet de la moribonde qui semble dormir. En la voyant si pâle et si décharnée, Ben Roudi sent les larmes monter à ses paupières.

- Voilà donc, murmure-t-il, le résultat que l'on obtient en poursuivant la sagesse humaine !... Pauvres fous que nous sommes !...

En cet instant, la reine ouvrit les yeux et reconnut son conseiller ; un pâle sourire éclaire son visage émacié.

- Trop tard, murmure-t-elle, trop tard, Ben Roudi, car je suis déjà sur le grand seuil d'ombre... Pourtant, avant de partir, je voudrais savoir... Dis-moi !... le parchemin avait-il raison ?... ou bien l'espoir est-il encore permis ?

Alors le vieillard se penche sur la couche funèbre et répondit avec lenteur :

- Le solitaire du désert qui passe sa vie en oraisons, te fait dire, ô ma reine, que les chemins tortueux seront redressés, les vallées comblées et les montagnes aplanies, parce que toutes choses vont devenir nouvelles. La sagesse de Salomon sera surpassée par l'amour de Celui qui doit venir.

- Oh ! fit la reine avec un air de joie, mais quand cela arrivera-t-il ?

- Plus tard, lorsque le temps fixé sera révolu.

- Je ne le verrai pas, bégaya tristement la petite reine défaillante.

Alors le vieillard sortit des plis de sa tunique un miroir de cuivre qu'il plaça entre les mains de la mourante et expliqua d'une voix grave.

- Tu vas t'endormir, ô Bitlis, mais dans les brumes qui voilent encore l'avenir se lèvera une étoile nouvelle ; son premier rayon que je te donne, tu verras des choses étranges et magnifiques...

Il ne put achever, car la reine venait d'expirer.

* * *

Selon l'usage, on a déposé la dépouille dans la grotte royale creusée au flanc de la montagne sabéenne. Tout autour de la couche funéraire, on déposa les objets dont la souveraine aimait à s'entourer : amphores remplies de parfums rares, coffrets à bijoux, éventails emplumés et le fameux parchemin hébraïque, cause secrète de tant de larme. Etendue sur un lit en marbre rose qu'enrichissent de brillants cabochons, celle qui fut la reine de Saba paraît sommeiller et ses doigts cerclés d'or sont entrecroisés sur le miroir prophétique apporté du désert par Ben Roudi.

* * *

Longtemps elle a dormi, la brune Bitlis. Les siècles ont passé, ramenant le jeu régulier des saisons qui, au renouveau, sème les couronnes fleuries et mûrit en automne les fruits dorés. Effondré sous les assauts du temps, le brillant royaume de Saba n'a pas même laissé un souvenir. La ronce et les reptiles immondes envahissent les cours, les palais et l'étoile promise jadis par le solitaire du désert n'a point paru. Le méchant continue à pratiquer ses abominations et l'injustice règne parmi les fils des hommes. Le vent, qui hurle durant les nuits d'hiver, semble dire : Que sont les promesses ?... Vanité !

* * *

Or voici qu'une nuit la plaine de Saba parut s'animer. Il y eut comme un frisson léger qui rida les ondes tièdes de la mer et le parfum des roses sauvages monta comme un encens vers l'azur sombre où passaient de grands nuages, restes de la dernière tempête. La brise, qui agitait les palmiers, paraissait aussi douce qu'une caresse et une grande paix gagnait toutes choses. Soudain, la terre s'émut et trembla avec un sourd grondement, les cimes des arbres vacillèrent et la pierre qui fermait la grotte funèbre roula jusqu'au bas de la pente, laissant libre l'entrée. C'est alors qu'apparut l'étoile ; elle vint du bord de l'horizon et gagna bientôt tout le ciel. Dans les bosquets, les oiseaux se mirent à chanter et ce fut comme une aube de joie et de paix. La clarté pénétra aussi dans l'hypogée où reposait Bitlis et elle erra un instant sur le front de la morte. Aussitôt les paupières battirent et, pareille à un dormeur qui sort d'un rêve pénible, la reine, se rappelant la prophétie ancienne, ses yeux, avides de connaître enfin la vérité, interrogèrent le miroir.

Tout d'abord elle ne vit rien, car une buée indécise ternissait le métal. Mais à mesure que la lumière de l'étoile devenait plus vive, l'image se précisait. Soudain Bitlis poussa une exclamation de surprise ; elle reconnaissait l'endroit.

C'était Jérusalem, avec sa colline, son temple, ses cours où si souvent elle avait écouté les instructions du grand monarque, le seuil de marbre où il se tenait pour lui dire adieu en lui remettant le fameux parchemin. Puis la vision se brouilla et fut remplacée par une autre. C'était une étable avec un nouveau-né couché sur la paille. Devant la crèche où il reposait, passait un bizarre cortège où se coudoyaient des rois en vêtements somptueux, des mendiants en loques, des perclus et des infirmes. L'enfant leur tendait les bras en souriant et aussitôt les loques devenaient des manteaux de cour, tandis que les membres déviés des perclus se redressaient à miracle...

Bitlis a compris : les choses anciennes sont passées ; là où la sagesse avait échoué, l'amour triomphe. Par le chemin d'espérance que trace un rayon d'étoile, la reine de Saba ira, elle aussi, présenter ses hommages à Celui qui fait toutes choses nouvelles¹.

Julie Meylan

¹ Par ce conte, Julie Meylan fait une critique très vive du Livre de la Sagesse, celui des Proverbes aussi, de l'ancien testament, et que l'on attribue à Salomon. Elle lui oppose les Evangiles du nouveau testament qu'elle considère comme supérieurs, voire comme les seuls vrais.